

# LA RENAISSANCE

## JOURNAL POLITIQUE

**ABONNEMENTS**  
Un An. . . . . 10 fr.  
Six Mois. . . . . 5 »  
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE  
Etranger. . . . . Port en sus

**ADMINISTRATION**  
Tout ce qui concerne l'Administration  
Abonnements, Articles d'argent  
Doit être adressé à M. A. ALRICY  
Imprimerie Lalaune, cours Lafayette, 5

**RÉDACTION**  
Adresser les communications  
A M. COSTE-LABAUME, Directeur  
Cours Lafayette, 5, Lyon  
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

**ANNONCES**  
Fermier général : V. FOURNIER  
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ  
Rue Confort, n° 14  
LYON

### FRANC-PARLER

Nous aurions été bien étonnés que le début des vacances parlementaires ne se signalât pas par quelque manœuvre plus ou moins soumise des « conservateurs » qui attendent sous l'orme.

Plusieurs journaux de ce parti à trois ou à trois queues, mettant à profit la mort de M<sup>me</sup> Dufaure, ont essayé de lancer, à titre de ballon d'essai, le bruit de la dislocation du ministère.

M. Dufaure, brisé par la douleur, se retirerait, M. Waddington, vexé par Gambetta, se mettrait à la file, on renverserait le général Borel à la Chambre, on écarterait M. de Freycinet au Sénat, bref, un branle-bas général, un conflit, une crise, grâce auxquels les gens bien pensants pourraient tenter un dernier effort, à seule fin de sauver la société aux environs du 16 ou du 24 mai, dates traditionnelles.

Comme on le voit, l'intention était bonne, mais la chose n'a pas pris.

Le maréchal de Mac-Mahon lui-même, peu désireux de recommencer une aventure où l'on sacrifie sa tranquillité, ses digestions, son sommeil et beaucoup d'autres choses avec, est allé prier M. Dufaure de ne pas céder à ses velléités de découragement, et de conserver son portefeuille et sa présidence du conseil.

Donc, pas de dislocation, pas de crise, pas de gâchis. La République va continuer son bonhomme de chemin, au grand désespoir de ses ennemis, dont les vœux charitables peuvent se résumer dans ces dignes paroles de Cassagnac : « La France a besoin de nouvelles misères, de nouvelles ruines ; il est inutile qu'elle souffre, qu'elle râle, qu'elle agonise sous la révolution. »

Excellent cœur ! Si ces espérances sauvages étaient isolées, on pourrait croire à un cas pathologique spécial qui

demande un traitement énergique. Mais la vérité nous oblige à confesser que, dans la plupart des journaux, de Paris ou de province, inféodés à l'ordre moral, on retrouve, sous une forme plus ou moins voilée, des aspirations aussi louables.

Désarçonnés, démontés, aplatis par le résultat des élections dont nous nous occupons plus loin, les champions de la politique de combat ne rêvent plus que désastres, catastrophes et cataclysmes.

Le pays s'est retiré d'eux, il faut qu'il soit châtié de cette défection par la misère et la ruine.

C'est avec une sorte de satisfaction haineuse que, matin et soir, les copains du *Bulletin des Communes*, s'appesantissent sur les souffrances de l'industrie et du commerce et étalent complaisamment la situation pénible des affaires.

Il ne se déclare pas une faillite, il ne se produit pas une grève, sans que nos prophètes de malheur s'écrient en ricanant : — Vous voyez, voilà les bienfaits, voilà la prospérité de votre République.

Et ce n'est pas fini ! La misère ne fera que croître et embellir sous ce régime néfaste.

Ah vous vous permettez, électeurs, de voter contre Bonaparte ou Chambord, vous vous permettez de tourner le dos aux grands hommes qui s'appellent Broglie, Fourtou et Brunet, attendez ! le châtiment ne se fera pas attendre.

Tous les fléaux du ciel vont dégringoler sur vos têtes. Plus d'industrie, plus de commerce, plus de récoltes, plus de pain.

Alors viendra le jour de la liquidation sociale, de cette grande liquidation sociale si souvent annoncée : communisme, partage, déprédations, pillages, etc.

Ce sont là les souhaits les plus ardents de ces honnêtes gens, qui réédifieraient volontiers contre la République les im-

préations de Camille, arrangées pour la circonstance :

Puissions-nous, de nos yeux, y voir tomber la foudre, Voir de Marcère en cendre et Gambetta en poudre, Voir tous les radicaux à leur dernier soupir, Nous seuls en être cause et mourir de plaisir.

On perdrait son temps à qualifier, suivant leur mérite, ces polémiques de Peaux-Rouges, et nous ne pensions pas que l'esprit de parti pût échauffer des « conservateurs » jusqu'à leur faire préférer la ruine de leur pays au triomphe d'une politique dont le libéralisme leur déplaît, dont l'honnêteté les offusque.

Périsse la France plutôt que l'ordre moral !

Ce cri si souvent reproché aux républicains quand ils essayaient de retirer leur patrie des griffes de l'invasion, est devenu aujourd'hui la devise et la maxime des vaincus du suffrage universel.

Le dommage, c'est que ce bonheur leur sera refusé comme les autres.

La France ne périra pas, parce que ses destinées ne seront plus abandonnées aux hasards, aux folies ou aux crimes des monarchies et des empires.

La Société ne sera pas perdue parce qu'elle sera privée des services des sacripants qui la sauvent à coups de fusil et à coups de sabre.

A mesure que la République s'affermira, au contraire, à mesure que les manifestations de la volonté nationale viennent consolider ce régime de justice et de droit, qui s'appelle le gouvernement du pays par le pays, l'opinion publique rassurée éprouve un sentiment de tranquillité, de calme et de confiance.

Elle comprend que désormais la paix publique ne sera plus sacrifiée aux ambitions d'un homme ou aux passions d'une femme.

Elle ne craint plus que l'on jette toute une nation paisible et laborieuse dans une guerre insensée qui se solde par des démembrement et des dépenses de dix milliards.

Car le côté renversant de ces prédictions sinistres dont nous parlions, c'est qu'elles ont pour auteurs les partisans et les souteneurs des régimes qui nous valurent toutes nos humiliations et toutes nos hontes.

N'est-ce pas pitié vraiment que d'entendre croasser contre la République et ses calamités... futures, tous les éventeurs du budget impérial, tous les aventuriers du seize mai, tous les corbeaux de Metz et de Sedan ?

Quoi ! ils osent parler de prospérité, de bonheur du pays, ceux là même qui... mais à quoi bon se mettre en frais d'indignation ?

Rongés de dépit et de rage, ils auront beau sonner le tocsin social, nous n'entendrons que les grelots de leur folie.

JACQUES BARBIER.

### TROP DE LAURIERS !...

Si le rimeur Boileau était encore de ce monde, il aurait une belle occasion de refaire pour le compte de la République son Ode à Louis XIV :

Grand roi cesse de vaincre ou je cesse d'écrire !

Il est certain que nous nous laissons à enregistrer les succès du Suffrage universel contre les représentants des diverses factions monarchiques qui osent encore lutter sur ce terrain.

Les élections du 7 avril ont été pour eux plus qu'une défaite, — une débandade, une déroute, une débâcle !

Nous épuiserions tous les vocables du dictionnaire Littré joints à ceux du dictionnaire de l'Académie pour qualifier convenablement cette mémorable tripotée.

Quinze députés républicains nommés sur quinze candidats. Jamais triomphe ne s'était affirmé avec une semblable unanimité, avec un ensemble aussi éclatant.

### FEUILLETON DE LA RENAISSANCE

### SEMAINE DE LA PASSION

#### Quatorze Martyrs

*Le martyr Godelle.* — Ah, ah !

*Le martyr de Lordat.* — Vous souffrez, mon frère ?

*Le martyr Godelle.* — Pouvez-vous me le dire ? Deux fois crucifié, songez donc !

*Le martyr de Lordat.* — Pauvre homme !

*Le martyr Godelle.* — Crucifié comme avocat général, crucifié comme candidat !

*Le martyr de Lordat.* — C'est épouvantable !

*Le martyr Godelle.* — C'est odieux ! j'avais écrit une bien belle lettre à mes électeurs, ils conviaient à me venger des persécutions radicales. — Les ingrats ne m'ont pas entendu. Ils ont laissé gisant sur le carreau, frappé d'une

condamnation, pendant que mon adversaire heureux... Non, tenez, cette pensée m'étrangle !

*Le martyr de Lordat.* — Cher ami — voulez-vous mon mouchoir ?

*Le martyr Godelle.* — Pourquoi faire !

*Le martyr de Lordat.* — Pour essuyer vos larmes.

*Le martyr Godelle.* — Merci, je ne pleure pas — j'éprouve plus de colère que de douleur. — J'enrage surtout en pensant que Ponce-Pilate...

*Le martyr de Lordat.* — Qui appelez-vous Ponce-Pilate ?

*M. Godelle.* — Le garde des sceaux Dufaure, parbleu. — J'enrage, je le répète, en pensant qu'il se lave les mains...

*M. de Lordat, avec amertume.* — Est-ce que les républicains se lavent jamais les mains ?

*M. Godelle.* — Vous avez raison. — Ah vous les connaissez bien !

*Le martyr de Lordat.* — Parbleu ! Ne viens-je pas de succomber aussi sous les coups d'un de ces infâmes radicaux.

*Le martyr Godelle.* — C'est juste, Castelnaudary vous a repoussé. — Je croyais cependant que vous étiez soutenu par la gendarmerie.

*Le martyr de Lordat.* — Oui, les gendarmes de la caserne. — Mais que peut faire une brigade contre six mille électeurs ? D'ailleurs, depuis qu'on lui a enlevé ses emblèmes, la gendarmerie de Castelnaudary a perdu tout prestige.

*Le martyr Godelle.* — Parfaitement, un corps sans âme. — Les préfets de la République sont de grands scélérats...

*Le martyr Peyrusse.* — A qui le dites-vous ?

*Le martyr Godelle.* — Un nouveau supplicié. — Venez dans mes bras, mon frère, que nous méliions nos douleurs. *(Ils s'embrassent en pleurant.)*

*Le martyr Sens.* — Ce spectacle n'attendrait-il pas des tigres ?

*Le martyr Dussaussoy.* — Sans doute, mais les radicaux sont plus féroces que des bêtes fauves.

*Le martyr Peyrusse.* — Que des bêtes fauves, vous l'avez dit !

Quand je pense qu'ils ont eu la barbarie de me chasser, moi Peyrusse, de ce département du Gers que je représente depuis vingt ans, où je m'étais taillé une sorte de fief héréditaire, inaliénable, insaisissable et inaccessible, je me demande comment cette infamie a pu s'accomplir, sans qu'un cataclysme de la nature vint punir les audacieux qui commettaient un semblable sacrilège !

*Le martyr Godelle.* — Il est certain que la terre eût dû s'entr'ouvrir et engloutir l'arrondissement d'Auch, qui se permettait de vous préférer le candidat David.

*Le martyr Peyrusse.* — Vous avez raison mon frère, et sur l'emplacement de ces villes maudites, de ces villages impies, de ces campagnes corrompues, on aurait planté des poteaux avec cette inscription vengeresse : *Châtiment des Bonapartistes !*

*Le martyr d'Aulan.* — Je demande une punition semblable pour l'arrondissement de Nyons, coupable du même crime.

*Le martyr Peyrusse.* — Vous aussi, vous êtes mis à la porte de votre domaine, vous êtes spolié de votre patrimoine ?

*Le martyr d'Aulan.* — Hélas ! j'ai lutté jusqu'au bout, avec cette ardeur infatigable, avec cette activité dévorante que vous me connaissez ; jusqu'à la dernière minute je comptais sur la victoire, mais soixante misérables voix m'ont fait mordre la poussière.

*Le martyr Peyrusse.* — Et elle ne manque pas dans la Drôme. Je vous croyais pourtant inexpugnable dans votre forteresse de Nyons.

*Le martyr d'Aulan.* — Sans doute, je l'étais,

Pas un ordre-moralien debout, pas un qui ait pu échapper au désastre pour en aller faire le récit à ses patrons ou à ses compères.

Les quatorze invalidés ont vu confirmer par le pays la condamnation de l'Assemblée, et nous serions curieux de savoir quelle mine ont dû faire dimanche soir, ces vendeurs de peau d'ours qui disaient d'un ton superbe en descendant de la tribune : « Les électeurs nous vengeront de votre injustice, — au revoir « messieurs !

Hélas non, ils ne le reverront plus, l'arrêt définitif est prononcé. — Dans les régions les plus diverses du pays, aux quatre coins cardinaux de la France, la volonté nationale a signifié congé à ces champions vantards que les préfets de M. de Fourtou avaient fait nommer à la force du poignet.

Dans l'Aisne, c'est le candidat bonapartiste Godelle qui mord la poussière et rentre dans une vie privée où il aura le loisir de songer à ses illusions évanouies et à sa place d'avocat général perdue.

Dans l'Aude, c'est M. de Lordat, légitimiste, qui succombe sous les coups de M. Mir, en dépit des gendarmes de Castelnaudary.

Dans la Drôme, dans le Gers, dans le Pas-de-Calais, des bonapartistes réputés invincibles, se voient déloger de leurs circonscriptions, dont ils avaient fait les bourgs pourris de l'Empire.

Quant à Vaucluse, les trois candidats républicains reviennent avec des majorités qui donnent une haute idée de l'escamotage pratiqué jadis à leur préjudice.

Et cette fois, il n'y a pas de fraude à invoquer, pas de violence ou de pression à reprocher. Dès le début de la période électorale les ministres ont écrit aux préfets, les préfets ont écrit aux maires et à tous leurs agents pour leur recommander une neutralité absolue, une impartialité complète entre les candidats.

On n'a pas assisté à cette bousculade désordonnée, organisée par les préfets de combat ; on n'a menacé ni violenté personne. Propagandes et polémiques ont été aussi libres que possible, et les journaux « conservateurs » ont pu tout à leur aise éjaculer leur bile et distiller leurs calomnies venimeuses, sans que l'ombre d'un gendarme ou d'un commissaire vint gêner leurs ébats.

Il a suffi de dire aux électeurs : Voilà le candidat républicain, voilà le candidat bonapartiste ou clérical, — et ils ont voté pour le candidat républicain.

Que répondre à cela ? que répliquer à ces témoignages écrasants qui nous montrent l'idée républicaine s'implantant chaque jour de plus dans les entrailles du pays, pénétrant plus profondément dans les régions mêmes où ses ennemis avaient élevé leurs redoutes et leurs citadelles ?

Un des symptômes les plus significatifs, en effet, de ce scrutin de dimanche, c'est que le bonapartisme a été frappé et atteint dans ses œuvres vives.

Qui pourra consoler les gens de l'Appel au peuple de la perte douloureuse qu'ils viennent d'éprouver, suivant le style des lettres de décès, dans les personnes de MM. Peyrusse, Sens, Dussaussoy, d'Aulan, ces députés inamovibles qui semblaient rivés sur leur banquettes.

mais comment se garantir de la contagion ? Comment résister au flot envahissant du radicalisme ? Ne savez-vous pas que dans toute la Drôme, mon arrondissement seul était préservé de la peste républicaine ? J'ai réussi à garantir sa virginité contre les assauts répétés de ses voisins, — mais que voulez-vous, le jour où les préfets à poigne m'ont manqué, le jour où les fonctionnaires n'ont plus été mes domestiques disposés à intimider, à pressurer, à violenter les populations, près en un mot à toutes les besognes, — la résistance a fléchi et nous avons dû subir l'invasion des barbares. — Aujourd'hui la Drôme tout entière est aux mains des hordes républicaines.

**Le martyr Peyrusse.** — Brrr ! je frémis en pensant que cet avenir est peut-être réservé au Gers, cette archaïque où se conservent pieusement les vrais principes de l'Empire. — Grâce à Dieu, le fief des Cassagnac est intact.

**Le martyr d'Aulan.** — Prenez garde ! quand un fruit commence à se gâter, les autres courent bien des risques.

**Le martyr Sens.** — Que le Seigneur éloigne de nous ce calice et préserve le Pas-de-Calais...

**Le martyr d'Aulan.** — Parbleu, vous aussi vous en êtes. La gangrène radicale a pénétré dans cet asile que l'on croyait inviolable.

Ah ! il faudra mettre un crêpe au chapeau et commander des robes de deuil à Chislehurst.

Maintenant, il y a autre chose qu'une victoire républicaine dans cette journée du 7 avril, — il y a un nouvel élément de culpabilité, un nouveau grief d'accusation contre les hommes du 16 mai et les pratiques condamnables de leur politique.

En voyant quatorze circonscriptions sur quatorze, — nous ne parlons pas de la quinzième, vacante par suite de décès, en voyant, dis-je, quatorze circonscriptions envoyer d'emblée quatorze républicains en remplacement de quatorze invalidés, il saute aux yeux que la nomination de ces quatorze invalidés n'a pu être obtenue jadis qu'à l'aide de manœuvres indignes.

Pour que la population de ces départements ait pu se décider à voter en faveur des officiels de M. de Fourtou, il a fallu soumettre les électeurs à une de ces pressions auprès desquelles la pression hydraulique n'est que de l'enfantillage.

Eh bien ! est-il raisonnable, est-il juste de laisser ces abus et ces violences impunis ?

Certes, nous n'avons pas le moindre goût pour les représailles et les vengeances ; — nous pensons avec tous les hommes modérés qu'il est inutile de s'abandonner à des rancunes irritantes et stériles.

Il est cependant un point où l'excès de modération et d'oubli deviendrait de la sottise et surtout de l'imprudance.

L'impunité absolue est une bonne chose, à la condition qu'elle ne constitue pas un acte de faiblesse, un danger pour l'avenir.

S'il n'en coûte rien à personne de faire des coups d'Etat en chambres, de mettre un pays sens dessus dessous, d'administrer à coups de poings, de fausser le suffrage universel, de se livrer à toutes les fantaisies de multiplications de votes et d'urnes à double fond, — les amateurs de ce genre d'exercices auront vraiment trop de commodités et trop d'encouragements pour recommencer.

Un coup manqué une fois peut réussir un autre, — et, puisqu'on ne paie pas la casse, à quoi bon se gêner !

Or, nous pensons, nous, que la casse doit se payer. Nous pensons que les ministres et les fonctionnaires qui ont « tripoté » le suffrage universel pendant six mois, ne sauraient s'en aller tranquillement, leurs bonnes mains dans leurs bonnes poches, en riant au nez d'un pays qu'ils ont conduit à deux doigts de la guerre civile.

Franchement, est-il possible d'admettre, par exemple, qu'un préfet de Vaucluse soit et reste décoré pour quatre élections monarchistes qui viennent d'être brisées par la volonté nationale ?

Est-il possible d'admettre que les hommes qui ont présidé à ces saturnales n'encourent d'autre désagrément que de voir leurs amis rendus à leur famille ?

Nous ne demandons pas la tête des ministres du 16 mai, nous demandons simplement que les condamnations du suffrage universel aient une sanction effective contre les politiques qui l'ont violé.

M. Grévy nous a promis que la Commission

**Le martyr Peyrusse inspiré.** — Pauvre Pas-de-Calais, berceau de l'empire ; département béni où notre illustre patron fit ses premières armes dans la vie politique. Régions favorisées, où Bonaparte rêveur voyait dans un avenir lointain les massacres du boulevard Montmartre et la capitulation de Sedan. Toi aussi tu as cédé à la contagion révolutionnaire. Arras est perdu pour nous, demain ce sera Boulogne !

**Le martyr Dussaussoy.** — Ne dites pas demain, mais aujourd'hui ; — Boulogne s'est rendu à discrétion au radical Vignancour.

**Le martyr Peyrusse.** — Malédiction, plus de Boulogne ! Alors où débarquera Napoléon IV ?

**Le martyr Dussaussoy.** — J'ai grand peur qu'une nouvelle aventure de ce genre ne tourne aujourd'hui à mal. Le lard dans le chapeau est connu, et notre jeune prétendant ne recueillerait guère que des pommes cuites dans un arrosage où son champion fidèle succombe sous plus de deux mille voix.

**Le martyr Cardenau.** — Si du moins je pouvais lui offrir les Landes et leurs échasses, mais là encore il se verrait englouti sous nos sables, comme je viens de l'être moi-même devant ce scélérat de Loulatot qui pour la troisième fois...

d'enquête apporterait des révélations accablantes. — Ces révélations resteront-elles lettre-morte ?

D'une façon ou d'une autre, soit par une demande de mise en accusation, soit par une décision parlementaire, il importe que l'avenure de l'ordre moral, et les hommes qui l'ont dirigée, subissent une flétrissure telle qu'elle dégoûte à tout jamais les coureurs d'aventure de recueillir leur succession et de tenter de nouvelles escalades.

### LE GACHIS ORIENTAL

Nous commençons à craindre sérieusement pour la santé intellectuelle des diplomates enchaînés à la question d'Orient.

Il ne nous étonnerait nullement d'apprendre que lord Beaconsfield a pris un accès de fièvre chaude, que le prince Gortschakoff est obligé de se mettre au régime des douches, que M. Andrassy a des hallucinations inquiétantes, et que Savfet-Pacha bat complètement la campagne. Ces craintes nous sont survenues après la lecture attentive de la circulaire Salisbury, succédant à une lecture non moins attentive du traité de la logomachie diplomatique appelée *l'instrument* de San-Stefano.

Drôle d'instrument ! L'étude de ces deux pièces capitales nous a valu un mal de tête tellement violent, que nous avons dû renoncer, par mesure d'hygiène, à pénétrer plus profondément dans ce casse-tête chinois.

Que nos lecteurs n'attendent donc ni éclaircissement, ni commentaires à cet endroit. Ils en trouveront suffisamment dans les journaux sérieux pour se passer des notes.

Ce qui saute simplement aux yeux de notre humble jugeotte, c'est que le prince Gortschakoff, un malin décidément, cherche à embrouiller tellement les cartes, à compliquer tellement la situation de *si*, de *cas* et de *mais*, que les diplomates européens après avoir usé leur esprit et leurs besicles à déchiffrer ces hiéroglyphes, finissent pas déclarer de guerre lasse. Ma foi nous n'y comprenons plus rien, nous donnons notre langue aux chats, faites comme il vous plaira.

Cela vous semble un paradoxe, mais franchement y a-t-il quelque chose d'un imbroglio plus complet, d'une obscurité plus cocasse que cet incroyable congrès que nous voyons tour à tour plonger et revenir sur l'eau comme un bouchon de liège ?

Nous sommes persuadés qu'il si dans vingt-cinq minutes on pouvait réunir les négociateurs autour d'un tapis vert et leur demander carrément : — Voyons, expliquez-vous clairement, que vous faut-il, que voulez-vous ?

L'Autrichien répondrait : Je n'en sais rien. L'Anglais : Moi pas davantage. Le Turc : Et moi encore moins. C'est là évidemment le triomphe de la diplomatie.

Pendant ce temps, le bon Gortschakoff, lanternant de semaine en semaine, permet aux généraux russes de réorganiser leur armée, d'appeler la landwehr, de réunir des approvisionnements et des munitions, si bien que lorsque les diplomates Autrichiens ou Anglais auront pris une résolution, il leur sera répondu du haut d'une colonne de trois cent mille hommes : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. » *Beati possidentes.* Bienheureux ceux qui possèdent, comme dit le prince de Bismark dans ses jours de latinité.

Trop tard, trop tard ! voilà le grand mot

**Le martyr d'Aulan.** — Oui, les temps sont durs, nos forteresses les plus solides sont à moitié démantelées, nos meilleurs champions succombent, le bonapartisme court à sa ruine. Qui pourra l'arrêter sur cette pente fatale ?

**Le martyr Peyrusse de plus en plus inspiré.** — Pleurez, pleurez, femmes d'Israël ! Couvrez-vous la tête de cendres ô vieillards, le voile du Temple se déchire, la terre frémit sur sa base, la fin du monde est proche puisque l'empire succombe !

**Voix dans le lointain.** — Dies iræ, Dies illa...

**M. Godelle.** — Entendez-vous ces chants funèbres ?

**Le martyr Peyrusse.** — J'en ai encore le frisson.

**Le martyr d'Aulan.** — Sans doute une nouvelle calamité qui nous arrive. Les anciens l'avaient bien dit : les malheurs vont en troupe !

**Le martyr Cardenau.** — Amis, soutenez-moi, je vois des fantômes qui s'avancent !

**Le martyr Dussaussoy prosterné.** — Seigneur, protégez-nous !

**Le martyr Planté.** — Evidemment, ce sont des revenants. Ils viennent nous tirer par les pieds. Au secours !

contre lequel se heurtera la résistance du cabinet britannique, qui pourrait prendre une tortue pour emblème.

Ah si après le premier échec de Plewna, l'Angleterre eût fait seulement la moitié des manifestations auxquelles elle se livre présentement avec tant d'ardeur, la Russie aurait mis les pouces devant les poings de John Bull.

Mais dame, il ne fallait pas attendre pour montrer les dents que l'os fut à moitié roqué. Maintenant il est question d'une ingénieuse combinaison, qui consisterait à prendre l'empereur d'Allemagne pour arbitre du conflit. Excellente idée ! merveilleux expédient ! Il y a même une fable sur ce sujet délicat. Ecoutez :

Grippeminaud leur dit : Mes enfants approchez ! Approchez, je suis sourd — les ans en sont la cause. L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose. Aussitôt qu'à portée, il vit les contestants, Grippeminaud le bon apôtre Jetant des deux côtés, la griffe en même temps, Mit les plaideurs d'accord, en croquant l'un et l'autre.

### FEUILLES VOLANTES

En l'absence des Chambres, aujourd'hui que les échos de Versailles ne résonnent plus des vociférations de Cassagnac et des aboiements de Baudry-d'Asson, tout l'intérêt politique se porte sur les élections de dimanche, qui ont été pour la coalition conservatrice ce que l'on peut appeler le coup du lapin.

Aussi rien n'est curieux comme de lire les lamentations des feuilles réactionnaires qui, ne sachant trop que dire devant cette éloquence des chiffres, tombent forcément dans l'invective grossière ou dans la calomnie bête, — question de tempérament.

Le Français, par exemple, a découvert que ces élections ont été une *entreprise d'intimidation et de corruption* contre le Suffrage universel.

Nous sommes habitués depuis longtemps aux mensonges de la feuille domestique de MM. de Broglie et Buffet, seulement le mensonge dans cette circonstance est affligé d'un vice rédhibitoire, — il est stupide.

Quand Basile célébrait les mérites de la calomnie, il entendait parler de la calomnie adroite et intelligente.

Mais débiter patement une fausseté qui saute aux yeux, cela devient de la niéserie pure, et il faut que les rédacteurs du Français aient l'esprit bien troublé ou l'imagination bien pauvre pour descendre à de pareilles sottises.

Parlez-moi au moins du *Courrier de l'Aude*, porte-queue de la candidature de Lordat. Celui-là s'est mis en frais d'enquête particulière, et, après de nombreuses investigations, il a découvert la cause évidente du blackboulage de son protégé.

Cette cause voulez-vous la connaître ? préparez-vous à frémir.

On a révoqué deux concierges ! Le concierge de la mairie et le concierge de la sous-préfecture.

Deux concierges, sang et massacre ! Tous les concierges, terrorisés par cet acte de violence, ont naturellement porté leurs voix sur M. Mir, candidat républicain, ce qui lui a donné sa majorité.

Ce n'est pas plus malin que cela, mais qui se serait douté qu'il y eût six mille six cents concierges dans l'arrondissement de Castelnaudary ?

Vous pouvez juger, par ce simple exemple, de la portée sérieuse des griefs appelés à justifier la terreur administrative de M. de Marcère.

**Le martyr Peyrusse.** — Quand je vous le disais, que c'était la fin du monde ! Regardez Castelnaudary, il est déjà sec de frayeur.

**Le martyr Godelle.** — Il me semble pourtant que j'ai vu ces têtes-là quelque part.

**Les fantômes psalmodiant.** De profundis clamavi ad te...

**Le martyr Godelle.** — Parbleu, je reconnais leurs voix.

**M. Dussaussoy.** — Hein vous reconnaissez-elles ?

**M. Godelle.** — Evidemment, — B.lliotti...

**M. d'Aulan.** — Barcillon...

**M. Cardenau.** — Sylvestre...

**M. Peyrusse.** — Saluons, mes frères, saluons les martyrs de Vaucluse. Comme Jésus, ils viennent de succomber sur le calvaire du suffrage universel...

**Note de l'auteur.** — Avec cette différence qu'ils ne ressusciteront jamais.

qu'il y a de plus sérieux, c'est que pen-  
 que le préfet de l'Aude attendait à  
 nous voulons dire au cordon de deux  
 fumés pipelets, le jeune Cassagnac par-  
 librement le département du Gers  
 excitant les populations à la révolte, et  
 poussant lui-même, dans les réunions pu-  
 ces, ce cri séditionnel : *A bas la Républi-*  
 que serait-il advenu, sous le régime béni  
 décembre, d'un orateur qui se serait per-  
 de crier : *A bas l'Empire ?*  
 n'eût pas moi si longtemps sur cet effet  
 et un commissaire de police l'em-  
 au collet, l'aurait vite rappelé aux  
 de la rhétorique gouvernementale.  
 est vrai que M. de Cassagnac, avec son  
 même accoutumé, a reconnu que le cri  
 d'iteux, lui seul avait le droit de le  
 passer parce qu'il est *inviolable* comme  
 l'écrit.  
 Voilà une théorie qui pourrait nous mener  
 loin qu'on ne pense. — S'il était permis,  
 prétexte d'inviolabilité, de commettre  
 les infractions prévues par le Code, il  
 nous attendrait à voir les députés de  
 école faire la montre des passants en  
 répondant avec aplomb : « Tant pis  
 pour vous, je suis *inviolable* ! »  
 Il a été question, dit-on, de demander des  
 suites contre l'inventeur de ce joli sys-  
 ème, mais l'affaire n'en vaut vraiment pas  
 la peine.  
 Une insulte de plus ou de moins de la part  
 de Cassagnac ne tire pas à conséquence. —  
 qu'il faut constater toutefois, c'est le cas  
 que les *conservateurs* font de nos lois régu-  
 lières.  
 Ils les traitent comme on traita jadis les  
 meneurs du boulevard Montmartre.  
 — 0 —  
 Autre guitare. — Plusieurs journaux affir-  
 ment qu'à Nyons, dans la Drôme, un procureur  
 de la République et son substitut assis-  
 sent à une réunion bonapartiste, organisée  
 par M. d'Aulan, et s'associèrent à toutes les  
 tribunes dirigées par cet ancien écuyer de  
 impératrice, contre le gouvernement qui  
 paie.  
 Si le fait est reconnu exact, nous espérons  
 que ces deux magistrats ne tarderont  
 à rejoindre leur chef de file Godelle aux  
 bords de la révocation.  
 Ces révoltes perpétuelles de certains ma-  
 gistrats sont vraiment insupportables, et l'on  
 peut prédire à leur endroit la réflexion célè-  
 bre du président du Harlay : « C'est grande  
 honte quand le valet insulte le maître. »  
 Ajoutons que ce serait grande bêtise que  
 le maître ne sût pas se faire respecter en  
 allant à la porte les serveurs mal appris.  
 — 0 —  
 Le duc d'Aumale est un homme bien mal-  
 heureux.  
 Fatigué de ses éternels voyages en chemin  
 de fer, il espérait se rapprocher de Paris aux  
 frais des contribuables, en troquant son  
 grand commandement de Besançon contre  
 un grand commandement de Rouen.  
 Il est certain que faire douze heures de  
 voyage pour assister aux premières repré-  
 sentations des *Variétés* ou du *Palais-Royal*,  
 cela est un peu pénible pour une altesse qui  
 a besoin de ménager sa santé et sa bourse.  
 Aussi monseigneur espérait-il que touché  
 de commisération pour sa détresse, le mi-  
 nistre de la guerre lui ferait réaliser quel-  
 ques économies de temps et d'argent.  
 Cet espoir a été déçu. Le commandement  
 de Rouen échappe à ce cher duc exilé plus  
 que jamais dans les montagnes de la Fran-  
 che-Comté. Il lui faudra comme par le passé  
 aller je ne sais combien de stations et de mi-  
 nutes d'arrêt, avant de contempler les trois  
 cent mille francs de diamants de Léonide  
 blanc dans *Joseph Balsamo*.  
 La République n'est pas tendre pour ces  
 pauvres princesses. Que M. d'Aumale se console  
 en pensant que si l'Empire revenait, il lui  
 faudrait faire un voyage un peu plus long  
 que celui de Besançon.  
 — 0 —  
 En attendant cet heureux jour, le prince  
 impérial cherche à tuer le temps en s'exer-  
 çant à l'art de la parole.  
 Les gazettes de Chislehurst nous racon-  
 tent que leur jeune homme a prononcé der-  
 rièrement un discours dans une réunion de  
 Société des ingénieurs civils à Lon-  
 res.  
 Ce discours non politique se borne à ex-  
 pliquer que l'illustre père de notre aiglon a  
 toujours montré une prédilection particu-  
 lière pour les questions scientifiques.  
 Nous nous en doutions un peu. Ce que le  
 père de l'homme de Sedan eût pu ajouter, c'est  
 qu'il était d'une force exceptionnelle dans  
 certaines opérations d'arithmétique élémen-  
 taire, — notamment la soustraction.  
 Demandez au trésor public !  
 — 0 —  
 Malheureusement cette chère soustraction  
 aujourd'hui des inconvénients qui  
 permettent pas de la cultiver avec toute  
 la douceur désirable.  
 Voyez ces profonds mathématiciens bona-  
 partistes : Ramolini, Rouffie, Werlé, Dal-  
 bert, Menager et Prudhomme.  
 Aux aussi ils avaient cherché à résoudre  
 ce petit problème : Etant donné un banquet  
 servi, absorbé et digéré, quel est le procédé  
 plus économique ? le payer ou ne pas le  
 payer ?  
 Immédiatement, avec un ensemble tou-  
 chant, nos savants s'étaient décidés pour la  
 négative : ne pas payer.

D'autant plus que le banquet était donné  
 pour le bon motif, dans le but de célébrer  
 dignement l'anniversaire de la naissance du  
 prince impérial.  
 Mais le guignon a voulu que le restau-  
 rateur, partisan avant tout de l'addition, ne  
 se contentât pas de cette solution plus ou  
 moins algébrique, et le tribunal vient de con-  
 damner la bande Ramolli à déboursier le  
 prix de ce petit gueuleton dynastique dont  
 le montant s'élève à fr. 325, — non compris  
 les frais.  
 Nous espérons bien que Napoléon IV s'em-  
 pressera d'acquiescer cette note pour le compte  
 de ses fidèles. Autrement ce serait à dégoû-  
 ter les gens de boire à votre santé.  
 — 0 —  
 Un voyageur rencontrant Tillancourt entre  
 deux trains, lui demande son avis sur  
 les dernières élections.  
 — C'est bien facile.  
 Godelle a troqué sa robe de magistrat contre  
 une veste de candidat.  
 Le bonapartisme n'a plus de *Sens* et de  
 Lordat a manqué son point de *Mir*.  
 ZÈDE.

TROIS ARCHES SAINTES

Les bonapartistes honteux et les monar-  
 chistes déguisés, qui, sous le nom de con-  
 servateurs, s'acharnent contre nos institu-  
 tions légales, ont trouvé un moyen fort  
 ingénieux de décrier la République auprès  
 des gens timorés et des esprits faibles.  
 Selon l'Evangile de ces bons apôtres, les  
 républicains ne cherchent qu'à démolir les  
 trois grandes institutions considérées comme  
 fondement de toute société civilisée : l'ar-  
 mée, la magistrature et le clergé.  
 S'ils n'ajoutent pas la noblesse à cette  
 trilogie, c'est par un scrupule louable dont  
 la révolution de 89 doit leur savoir un gré  
 infini. Aujourd'hui, du reste, que les descen-  
 dants des plus hautes lignées, comme les  
 Choiseul et les Noailles, se rallient franche-  
 ment et sans arrière-pensée à la Républi-  
 que, il serait de mauvais goût de ranger ces  
 radicaux parmi les adversaires d'une no-  
 ble réactionnaire, où l'on rencontre plus  
 d'épiciers enrichis et de bonnetiers blason-  
 nés que de fils de croisés.  
 Laissons donc la noblesse, mais quant  
 à ces trois arches saintes, l'armée, la ma-  
 gistrature et le clergé, il est patent que les  
 républicains ne rêvent que leur désorga-  
 nisation, leur disparition et leur ruine.  
 Ce thème, traité avec la bonne foi que  
 l'on sait, par le *Bulletin des Communes*,  
 devient aujourd'hui le sujet de variations  
 quotidiennes que l'on peut trouver à toute  
 heure dans les organes attitrés des factions  
 monarchiques.  
 Que nous nous permettions de critiquer  
 les intempérances de plume ou de langage  
 de certains officiers généraux, qui appli-  
 quent à de vulgaires scripnants les épithé-  
 tes de « citoyen ou d'électeur... »  
 Ecoutez ces cris effarouchés de toute la  
 presse conservatrice : Les républicains atta-  
 quent l'armée, ils ne veulent plus d'officiers,  
 plus de généraux, plus de soldats, etc.  
 Que nous ayons l'audace d'appeler l'at-  
 tention du garde des sceaux sur l'hostilité  
 avérée de plusieurs membres des parquets,  
 des tribunaux et des cours, à l'encontre de  
 la République...  
 Mêmes exclamations, mêmes indigna-  
 tions, même tapage.  
 Qu'il nous arrive enfin de signaler cer-  
 taines aventures cléricales peu édifiantes,  
 de blâmer les bons frères qui élèvent leurs  
 enfants comme à Sodome, ou les bonnes  
 sœurs qui font assoier leurs fillettes sur des  
 poëles rouges...  
 Le concert de lamentations redouble.  
 On insulte la religion, on foule aux  
 pieds les croyances les plus sacrées, on  
 glorifie le matérialisme, l'impiété, le sacrilè-  
 ge, etc., etc.  
 Il y en a comme ça des litanies de plu-  
 sieurs colonnes.  
 Peut-être ne vaudrait-il pas la peine de  
 discuter de semblables dévagations, mais  
 comme  
 Un sot trouve toujours un plus sot qui l'écoute,  
 On doit se résigner de temps en temps  
 à frotter le nez des détracteurs dans leur  
 mauvaise foi et leurs mensonges.  
 Ne faut-il pas être doué en effet d'une  
 dose spéciale d'hypocrisie et de déloyauté,  
 pour oser prétendre que les républicains  
 attaquent l'armée et travaillent à sa di-  
 location, — quand leurs représentants votent  
 chaque année des centaines de millions  
 pour accroître sa force, sa solidité et son  
 bien être ?  
 Comment, il n'est pas une dépense que  
 l'on marchand, il n'est pas un sacrifice que

l'on ne s'impose pour relever notre orga-  
 nisation militaire de l'abaissement où l'avait  
 plongée l'empire, et après tant de témoigna-  
 ges de sollicitude, nous serions les enne-  
 mis de l'armée !  
 Pourquoi ? parce que nous cherchons à  
 épurer les éléments mauvais qui la compro-  
 mettent, à la débarrasser de quelques géné-  
 raux de cirque, plus occupés de déblâter  
 contre la République que de remplir leurs  
 devoirs patriotiques ?  
 Ce sont là au contraire des mesures d'as-  
 sainissement et d'hygiène que les hommes  
 de bonne foi ne sauraient trop louer, car  
 leur premier effet est de soustraire les dé-  
 fenseurs du pays à l'influence néfaste des  
 querelles de parti, des discussions irritantes  
 qui corrompent l'institution de l'armée, en  
 abaissant son rôle national au niveau des  
 gardes prétorienne du Bas-Empire.  
 Les mêmes réflexions s'appliquent à la  
 magistrature : ce qu'il y a de respectable  
 surtout chez elle, c'est l'esprit d'indépen-  
 dance et d'impartialité sereine qui l'élève  
 au-dessus des factions, des discordes et des  
 haines publiques.  
 N'avons-nous pas le droit, alors, de récla-  
 mer, de protester, quand nous voyons quel-  
 ques-uns de ces magistrats, oublieux de leur  
 dignité, se lancer à corps perdu dans l'arène  
 politique, faire des professions de foi bona-  
 partistes et combattre sans vergogne ce gou-  
 vernement au nom duquel ils rendent la  
 justice ?  
 Jolie justice, en vérité, que celle de ces  
 procureurs fougueux, de ces adeptes de  
 l'ordre moral qui se sont associés à l'œuvre  
 de colère et de haine des hommes du 16  
 Mai !  
 Demander l'éloignement de pareils juges,  
 ce n'est pas outrager la magistrature, c'est  
 l'honorer au contraire, c'est lui rendre son  
 prestige déjà atteint par les algarades de  
 quelques Godelle.  
 En ce qui touche la religion, le troisième  
 anneau de cette chaîne où l'on voudrait nous  
 enlancer, il est presque fastidieux de ré-  
 péter que ce que nous poursuivons ce n'est  
 pas la religion, mais le cléricalisme qui en  
 est la caricature, mais le jésuitisme qui en  
 est la plaie.  
 Le jour où les évêques ultramontains re-  
 nonceront à vilipender la République dans  
 leurs lettres pastorales et leurs sermons, le  
 jour où la main visqueuse de Loyola ne me-  
 nacera plus nos libertés publiques, les polémiques  
 religieuses cesseront d'elles-mêmes,  
 le catholicisme sera entouré de tout le res-  
 pect que méritent des croyances sincères.  
 Mais jusque-là, la République a le droit  
 de prendre les précautions que nécessite sa  
 sécurité, et nous ne cesserons de signaler  
 les agressions, les injures et les hostilités  
 auxquelles elle est en butte, car  
 Cet animal est très-méchant,  
 Quand on l'attaque, il se défend.  
 En un mot comme en cent, nous deman-  
 dons à l'armée d'être une armée nationale,  
 l'armée de la France et non l'armée de  
 l'empire, de la monarchie ou de la papauté.  
 Nous demandons à la magistrature de  
 nous donner des juges et non des membres  
 de commissions mixtes.  
 Nous demandons à la religion, enfin, de  
 ne pas oublier qu'elle est faite pour con-  
 soler et bénir, et non pour injurier et mau-  
 dire.  
 Si ce sont là des attaques, que peut bien  
 être la défense ?

MENUS PLAISIRS DES VACANCES

On ne fait plus rien à Versailles,  
 Mais, sénateur ou député,  
 Plus d'un en silence travaille  
 Chacun dans sa spécialité.  
 Depuis que de façon peu tendre  
 Savary l'a tant molesté,  
 De Broglie est en train de prendre  
 Quelques leçons d'humilité.  
 Lorigeril croit rompre son jeûne  
 Chaque fois qu'il se met aux vers ;  
 Veuille-t-il qui se dit toujours jeune  
 Annoncer dans tout l'Univers.  
 Sur Madame de Bassanville  
 Après avoir longtemps pâli,  
 Paul de Cassagnac s'assimile  
 L'art de ne pas être poli.  
 A Robert Mitchell s'il échappe  
 Quelques paroles de bon sens,  
 Il court après et les rattrape  
 Pour l'ébattement des passants.  
 Baudry-d'Asson devenu sage  
 Promet à Grévy du répit,  
 Pourvu qu'on lui donne une image  
 Avec un chapelet béni.

Cunéo, ce roi des « grotesques »  
 A ses électeurs dit adieu ;  
 Armé de projets gigantesques  
 Il menace St-Jean-de-Dieu.  
 Du Demaine au deuil est en proie,  
 Car l'invalidité d'Avignon  
 Ne connaîtra pas cette joie  
 De distancer Baudry-d'Asson.  
 Le duc de Chartres, en allant homme,  
 Fait sa visite à Gambetta  
 Et tout bas lui confesse comme  
 A Frosdorff il se présente  
 On confine le duc d'Aumale  
 A son poste de général :  
 Effet de la grâce papale,  
 Dupanloup n'est pas cardinal.

THÉÂTRE

GRAND-THÉÂTRE. — Se méfier toujours et  
 encore des réputations artistiques d'outre-mer...  
 C'est pour avoir négligé ce sage précepte et sur la  
 foi de renseignements que nous croyions exacts,  
 que la semaine dernière nous entourions le nom de  
 M. Maurel d'éloges que nous retirons avec em-  
 pressement aujourd'hui.  
 Arrivé samedi au Grand-Théâtre dans l'espoir  
 d'entendre un baryton *di primo cartello*, nous  
 avons eue un baryton d'un *cartello* très-ordinaire,  
 un baryton à la voix sans timbre, sans ampleur,  
 sans couleur, et rachetant à peine, par un style  
 juste suffisant, un jeu sans grande distinction et  
 une tenue légèrement commune, la faiblesse de  
 son organe, faiblesse sur laquelle nous eussions vol-  
 ontiers passé condamnation. N'ayons garde d'ajou-  
 ter que M. Maurel, sous prétexte de chanter à l'ita-  
 lienne, est possédé de cette déplorable manie de  
 certains artistes — tout au plus excusable chez les  
 étoiles pour de vrai — d'agréments de points  
 d'orgue et de fioritures de mauvais goût la musique  
 des maîtres qu'ils ont l'honneur d'interpréter.  
 Et dire que ce sujet de Covent-Garden et autres  
 scènes transatlantiques nous était annoncé comme  
 un élève de M. Faure ! Ah ! si cet illustre virtuose,  
 cet incomparable chanteur, n'a pas de rivaux plus  
 dangereux, son sommeil ne risque point d'être  
 troublé par l'envie. C'est tout au plus si la gloire de  
 M. Maurel empêcherait M. Delrat de dormir, et  
 notre baryton n'a, certes, aucune idée de se poser  
 en rival de M. Faure.  
 Or, après l'audition de M. Maurel dans la *Favo-  
 rite*, et jugeant, par induction, ce que ses moyens  
 et son talent peuvent lui permettre dans *Africaine*  
 et *Guillaume*, nous mettons en fait que, débutant  
 ici sans réclames, sous un nom quelconque, c'est  
 tout au plus s'il eût été admis à faire partie d'une  
 troupe à Lyon.  
 Pour se consoler de son échec mérité, le pension-  
 naire de Covent-Garden arguera, sans doute, de  
 l'inévitable raison que les médiocrités de passage  
 ont toujours invoquée après leur insuccès ici — c'est  
 que les Lyonnais n'aiment que les... lâchons  
 le mot... que les *gueulards*. C'est la rengaine  
 des pseudo-renommées ayant échoué chez nous. Eh  
 bien, cette stupide réputation que les chanteurs  
 fourbus ont faite à nos dilettanti est ridicule et ab-  
 surde. Les vrais artistes n'ont jamais été mal reçus  
 à Lyon, et nous savons applaudir les talents,  
 même quand ils sont servis par une voix déjà sur le  
 retour. M. Faure, par exemple, a été fêté l'an passé,  
 et, pour n'être pas un *gueulard*, s'est vu triompha-  
 lement accueillir. Nous nous pressons aussi aux  
 représentations de M. Lassalle, un baryton n'appar-  
 tenant pas non plus à la tribu des Beni-gueulards,  
 mais dont le talent est à mille lieues au-dessus de  
 celui de M. Maurel, bien qu'il n'ait été consacré ni  
 en Angleterre, ni en Amérique.  
 Sans aller si loin, cette saison nous a présenté  
 une troupe dans laquelle les grandes voix sont  
 rares, et, ce sont justement les artistes les moins  
 bien doués sous le rapport de l'organe qui ont fait  
 recette, tandis que les autres ont rencontré un pu-  
 blic indifférent.  
 En face d'un chanteur d'un talent secondaire  
 comme M. Maurel, mais d'une sage modestie,  
 notre appréciation se fût montrée certainement  
 moins sévère. Mais en présence d'un sujet qui,  
 dans une lettre au maire de Lyon, — pourquoi au  
 maire ? — étale ses prétentions et le prix de ses  
 cachets, exige que la direction élève en sa faveur  
 le prix habituel de ses places, et trouve contraire à  
 sa dignité et à sa complaisance de chanter pour *mille  
 francs* par soirée, il n'y a aucun motif de dissi-  
 muler ses exigences hors de proportion avec son  
 mérite.  
 M. Maurel ne se trouve pas assez payé avec mille  
 francs, — nous trouvons ce prix exorbitant et dé-  
 sapprouvons une telle générosité de la part du direc-  
 teur.  
 Conclusion : M. Maurel doit s'estimer heureux  
 de ce que M. Aimé Gros ait refusé d'augmenter le  
 prix des places ; en s'épargnant des reproches cer-  
 tains, il lui a épargné aussi le sort qui attend infail-  
 liblement au Grand-Théâtre les neubeufes qui se  
 qualifient d'étoiles et les chanteurs qui s'estiment  
 trop cher. Si M. Maurel ne remercie pas M. Aimé  
 Gros pour ce bon office, c'est un ingrat.  
 G. LAURENT.

Société d'encouragement  
 à l'instruction laïque.  
 Dimanche prochain, 14 avril, à 1 heure du soir, au  
 théâtre des Variétés, cours Vitton, aux Brotteaux.  
 1<sup>er</sup> Concert-Conférence donné au bénéfice de  
 cette œuvre, avec le concours de l'Harmonie  
 gauloise, de la fanfare La Laborieuse, et de  
 plusieurs artistes.  
 Une conférence sur l'Instruction sera faite par  
 le citoyen DURAND, député du Rhône.  
 Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable  
 A. ALRICY.  
 Lyon.—Imp. LABAUME c. Lafayette, 5, A. ALRICY succ

